

Dossier Adolescence

Si les adolescents sont notre avenir, alors que leur dire?

Philippe LACADEE, médecin psychiatre, psychanalyste, membre de l'École de la Cause Freudienne (ECF), de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP) et de la New Lacanienne School (NLS).

L'enfant vient au monde toujours prématuré et démuné.

Il incarne un élément de nouveauté aux yeux de ceux qui ont à l'accueillir, soit à s'en rendre responsables afin qu'il puisse trouver place et grandir en apprenant les règles de vie, de la maison d'abord, de la cité ensuite.

L'enfant ne choisit pas d'emblée ce à quoi il doit être éduqué mais il pourra ou pas, plus ou moins, consentir au discours qui, très tôt, habille son corps vivant.

Il sera toujours partagé entre un oui et un non. La langue dans laquelle il aura à s'exprimer lui est également imposée tout comme les coutumes avec lesquelles il va devoir vivre, se construire une identité, apprendre à échanger et partager.

Pendant sa scolarité obligatoire, il apprendra à « savoir y faire » avec les disciplines qu'il recevra de maîtres qu'il vaut mieux authentiques, c'est-à-dire sachant y faire avec le désir de transmettre, plutôt qu'autoritaires et s'aveuglant sur le programme.

« Si l'enfant pouvait choisir ses objets d'apprentissage, c'est qu'il serait déjà éduqué » précise Philippe MEIRIEU. La demande de respect paradoxale de certains adolescents eux-mêmes irrespectueux, symptôme moderne de l'impasse de notre civilisation, peut être l'indice qu'ils n'ont pas eu affaire à des adultes responsables de ce qu'ils offriraient à leurs enfants. Aucun respect ne peut justifier ici l'abstention éducative.

Il est nécessaire de transmettre à l'enfant les moyens d'habiter et de comprendre le monde commun, afin de pouvoir y vivre ensemble.

Mais si la prématurité fondamentale du petit d'homme nécessite son éducation, il est capital de l'introduire au désir de transmettre qui prévaut à son existence **car nul ne peut sceller le destin d'un enfant à sa place.**

Le sujet de la modernité manque-t-il sans doute plus qu'autrefois de l'appui symbolique lui permettant de mettre son destin en perspective et se retrouve-t-il condamné à déchiffrer seul son histoire ?

Dossier Adolescence

Adolescence

Accueillir celui qui arrive, en lui ouvrant les portes d'un avenir possible à partager, ne peut se faire sans l'attention nécessaire à la marque de sa singularité. Donner à l'enfant et à l'adolescent les moyens d'incorporer une culture sans les assigner à la reproduire, de s'approprier une tradition, des connaissances et des valeurs dont ils auront aussi à se détacher, voilà ce qui leur permettra de construire leur avenir afin de prolonger l'existence du monde en en devenant les principaux acteurs. Il nous faut accepter, si ce n'est revendiquer, les transmissions singulières qui enrichissent notre mode commun : transmission d'une histoire familiale, transmission « de sensations immédiates » qui enrichissent notre poésie, d'une façon de penser les choses de la vie, de savoir-faire originaux et porteurs de richesses anciennes.

Ces transmissions singulières s'inscrivent sur un fond commun, toujours à réinventer, qui les rend possibles. Le véhicule essentiel de la transmission est la langue vivante. Pas de transmissions individuelles ou collectives en dehors d'un monde ayant un minimum de dignité symbolique qui lie celui qui transmet et celui qui reçoit, qui leur permet de converser en faisant valoir l'importance de la parole et le respect de l'énonciation de l'autre.

Ce monde commun n'a pas à être celui du seul profit, mais celui d'un dire où l'on profite de ce que nous dit l'autre, où l'on retrouve le goût des mots et de ce qui, dès lors, nous rassemble et évite que nous nous bousculions dans l'irrespect de ce qui fait la place de chacun. Dans « notre modernité ironique » le savoir transmis par l'autre a changé de place. Les adolescents ne sont plus ni reliés ni séparés par un socle symbolique devenu fragile, cela rend notre société difficile à supporter. La fenêtre virtuelle qui a envahi la chambre de l'enfant n'est plus celle qui faisait dire à Arthur RIMBAUD que c'est en regardant, à travers elle, tout en prenant appui sur son cadre, qu'il trouverait « *le lieu et la formule* », formule toujours ailleurs, en-dehors de la maison, là où se trouverait, pensait-il, « *la vraie vie* », ou « *la liberté libre* ».

Si le savoir de l'adulte fonctionne encore pour l'enfance, il apparaît bien incapable de mobiliser aujourd'hui des adolescents qui, bien que toujours en attente d'objets d'investissements à fort pouvoir symbolique les veulent plus immédiats, capables de répondre dans l'instant à leur quête identitaire. « *Les connaissances et compétences du socle commun n'ont ni cette ambition, ni cette possibilité. Les adolescents d'aujourd'hui ne construisent pas leur identité autour*

des savoirs scolaires : la plupart les rencontrent, certains les assimilent, plus ou moins bien. Ils consentent à les examiner mais dès qu'ils le peuvent, ils s'absentent, mentalement et physiquement, de l'École par exemple, car leur véritable identité se construit ailleurs, au sein du clan ou de la bande, par la musique ou autres inventions, dans les jeux électroniques ou les univers virtuels » comme le précise Philippe MEIRIEU. La question essentielle à laquelle nous sommes confrontés aujourd'hui est celle de la transmission d'une langue vivante où doivent se nouer le savoir des anciens et le savoir nouveau inventé par nos jeunes, mais pas à partir de rien. Voilà le monde à partager entre générations, un monde qui puisse aussi permettre à des adolescents d'origines et de sensibilités différentes de se parler et de prendre en charge la part de responsabilité qui leur revient, celle qui assurera leur avenir, mais pas sans une nécessaire prise de risque.

Pour devenir un homme responsable, l'adolescent doit incorporer ce qui lui est offert dans un don de parole par ceux qui le précèdent, et à s'en démarquer pour exister dans sa propre identification. Il y parvient en traduisant selon ses propres mots, l'élément de nouveauté qu'il porte en lui et qu'il reconnaît, surtout à ce moment où son corps et ses pensées se transforment.

Les adolescents aujourd'hui tout comme beaucoup de leurs professeurs, vivent souvent, à même leur peau, la sensation d'être des écorchés vifs. Entre des éducateurs souvent en souffrance, qui ne savent plus quel monde commun leur transmettre et les marchands de virtualité qui leur proposent à bas prix une identité virtuelle – sans en payer le prix symbolique, ils entrent dans l'errance moderne, leur vagabondage n'est cependant plus celui qui fut si cher à RIMBAUD. Sans « *cette dette symbolique qui leur a été ravie* », comme le dit LACAN, ils deviennent les adeptes de style de vie où la surenchère des transgressions souvent se substitue au défaut de la loi symbolique.

Les cités modernes n'ont plus rien de la Cité d'autrefois, pourtant la nostalgie n'est pas de mise, mieux vaut-il savoir être à l'écoute des inventions des adolescents d'aujourd'hui malgré l'inconfort qu'elles ne manquent pas parfois de provoquer. Quels lieux possibles pour un monde commun de conversation restent-ils encore dans nos cités modernes, lorsque domine le silence bruyant des supermarchés de l'hyperconsommation pour offrir une multitude de produits auxquels se brancher en court-circuitant la relation de parole à l'Autre ? Croyant dissoudre leurs soucis dans une identification de « branchés » ils ne

Dossier Adolescence

savent plus y faire avec le manque qui leur ouvrirait la porte du désir. Dès lors, certains refusent la présence de l'Autre qu'ils jugent trop exigeante et qui embrouille leur mode de pensée. Ils rejettent ce qui viendrait du monde adulte, jugé trop vieux et dépassé, et pour être reconnus comme authentiques, nouveaux et modernes, ils n'hésitent pas à risquer leur vie. En y abolissant ce qui fait l'humain (soit la présence d'un manque incarné par un corps vivant capable de réponse), ils croient trouver, dans l'univers virtuel qui « irréalise » le réel, la promesse d'un bonheur toujours plus inaccessible. Ils surfent alors dans la foi en un monde où tout serait possible auquel on leur fait croire. Chacun est en permanence relié aux autres dans un monde qui répondrait de tout et sur tout. Un monde libéré du fait de parole, alors que tout sujet, qu'il le veuille ou non, n'y peut trouver sa place sans l'ordre symbolique, en inscrivant son manque dans une filiation individuelle et collective.

Chaque homme est le fils du symbole qui a lui préexisté et qui l'inscrit dans son ordre. Face à ce phénomène – qu'on trouve, de manières diverses, dans toutes les cultures jeunes – les adultes se trouvent infiniment symboliquement démunis. Pourtant, confronté à un adolescent délibérément inscrit dans un autre monde, il demeure possible de chercher à bricoler avec lui une transition entre le forçage aveugle du maître autoritaire et le renoncement lâche du maître nostalgique, transition éclairée par le principe à sauver d'une conversation à toujours maintenir, à condition d'avoir su dire oui à l'élément de nouveauté que porte chaque enfant, bien avant de lui avoir dit non. C'est de cette rencontre entre le oui et le non que l'adolescent pourra retirer la sérénité nécessaire à se faire le nom qui lui revient, soit sa part de responsabilité.



Philippe LACADÉE sera l'invité du CRTC le 13 avril à PARIS. Vous êtes invités à lire son livre « Vie éprise de parole » afin de participer au mieux à la conférence débat.

Entendre pour que ça respire

Anne-Marie SUDRY, FOF-SUD-EST

A l'hôpital, des proches, médecins, discutent d'un « cas » qui selon leurs dires pose problème. La discussion est très médicalisée. Il est question d'examen du larynx, de scanner, chez un adolescent hospitalisé depuis plusieurs jours, qui a du mal à respirer. Trois médecins : ORL, pédiatre, médecin généraliste sont bien embarrassés, ne comprennent pas, n'arrivent pas à endiguer cette affection. L'adolescent est donc adressé vers un établissement hospitalier universitaire à Marseille, il sera dirigé en réanimation.

Une semaine plus tard, lors de l'écoute de mes messages téléphoniques, mon attention est attirée par la demande insistante (quatre messages à quelques minutes d'intervalle) d'un père. Il veut me voir en urgence car son fils va mal et un professeur en médecine marseillais lui a donné mes coordonnées. Lorsque je rappelle ce monsieur pour lui fixer un rendez-vous, je comprends rapidement que son fils est cet adolescent qui a du mal à respirer, dont j'ai entendu parler.

Je reçois Julien et son père quelques jours après. Julien est âgé de 14 ans, de petite taille, d'allure frêle. Dès qu'il entre dans mon cabinet, je suis

surprise par sa façon de respirer, qui effectivement est inquiétante. Il s'enfonce dans un fauteuil et se tait. C'est son père qui prend la parole. Le père me dit son inquiétude : « Ça ne passe pas, il respire mal. Il n'est plus scolarisé depuis un mois. » Je choisis cependant de demander à Julien « *Qu'est-ce qui vous amène ?* »

Julien visiblement extrêmement surpris par ma question me répond : « *Vous n'entendez pas le bruit ?* »

Je lui demande ce que je dois entendre. Le père me lance un regard plus qu'étonné et Julien poursuit quelque peu agacé : « *Vous entendez le bruit que je fais quand je respire ? J'en ai marre, ça dure depuis des semaines, je prends plein de médicaments, qui me donnent des nausées, me rendent encore plus malade. Et puis je rate le collège, je ne peux pas y aller comme ça. D'ailleurs tout a commencé au collège, d'un coup je m'étouffais. J'ai été hospitalisé, ils n'ont rien trouvé. J'ai même vu un psychiatre qui m'a dit d'arrêter de faire exprès ce bruit* » Durant tout le temps où Julien s'adresse à moi, le « bruit » disparaît. Je lui fais remarquer, il me répond : « *C'est normal, je vous parle !* ». Le père va patienter en salle d'attente et je converse avec Julien.

Je lui demande comment cela va en ce moment. Il me répond : « *Je vais bien, on m'a déjà demandé s'il y avait quelque chose de particulier en ce moment, non, je vais bien, je travaille bien, tout va bien* ». Je lui demande comment cela se passe à la maison et Julien me dit alors : « *C'est la catastrophe, je n'en peux plus. Mes parents se déchirent. Ils se disputent, ça crie, ça hurle, c'est invivable* ». Le « bruit » qui avait pratiquement disparu refait son apparition, Julien a vraiment du mal à respirer. Je demande à Julien s'il est d'accord pour revenir me voir, il me dit : « *C'est le professeur qui l'a dit, je viendrai...* ». La séance suivante, une semaine plus tard Julien arrive bien à l'avance au rendez-vous. Il est assis dans la salle d'attente et je constate qu'il ne fait plus de bruit lorsqu'il respire. Il entre dans mon cabinet et je demande : « *Comment allez-vous ?* ». « *Très mal* » répond-il.

« *C'est de pire en pire, mes parents se disputent la nuit maintenant. Je ne dors presque pas. Ils feraient mieux de divorcer, je ne les comprends pas* ». Je demande où en est le bruit : « *C'est fini, ça va, je respire mieux* ». Julien me dira que ses parents sont à cran, il ne peut pas leur parler, tout les énerve. C'est sa mère qui lui pose le plus problème « *Je ne sais pas ce qu'elle veut, je ne la comprends pas.*

Je fais tout pour être gentil, ce n'est jamais assez. Lorsqu'elle rentrait du travail, j'allais m'asseoir à côté d'elle et je lui demandais comment s'était passée sa journée. Elle me repoussait en me disant qu'elle était fatiguée. Alors je ne suis plus allé la voir à son arrivée, elle a hurlé que c'était une honte de ne pas aller lui dire bonjour. Je n'y comprends rien. En fait, je la déteste, depuis que je suis petit. Bon, je l'aime quand même parce que c'est ma mère, mais juste parce que c'est ma mère ». Julien poursuit : « *Et puis la nuit, elle vient pleurer dans ma chambre quand elle s'engueule avec mon père, alors elle m'empêche de dormir. Elle reste dans le noir et elle pleure. Au début, j'étais surpris, maintenant je fais semblant de dormir et je m'endors !* ». « *Elle est bizarre ma mère, avec mon frère on n'y comprend rien* ». Julien me dira qu'en fait, il a l'impression qu'elle lui fait faire des choses qu'elle aime elle et pas lui. Par exemple, il est obligé d'apprendre à jouer de la batterie. Il n'a pas choisi, sa mère l'a inscrit à ces cours qui l'obligent à faire une heure d'autocar, à patienter une heure avant de bénéficier du cours et à rester en cours deux heures. « *En tout, je perds tout le mercredi après-midi, au lieu d'aller voir mes copains. Tout ça parce qu'elle aime la musique...* ».

Pourtant, Julien et les élèves de l'école de musique ont donné un concert destiné aux parents et amis. Julien me dira que lui y est allé tout seul, cela n'intéressait pas ses parents. Quant à son père, Julien dit qu'il se fout de tout. Le père dit qu'il va bientôt mourir et ainsi débarrasser tout le monde. Julien est inquiet. Il trouve aussi son père bizarre : « *Il dit qu'il va chez le coiffeur et revient 3 heures après les cheveux pas coupés ... il doit aller ailleurs !* ».

Julien dira que c'est son frère aîné qui s'occupe de lui. « *Ma mère exige simplement des moyennes supérieures à 15. Si j'ai des notes en dessous, elle hurle, si j'ai 18 elle n'a pas de réaction* ».

Je reçois Julien chaque semaine. Il vient bien à l'avance au rendez-vous. Il déplace à chaque fois un siège et s'installe au milieu de la pièce, regardant vers la porte d'entrée. Quant il entre dans mon bureau, il s'assoit, les bras sur les accoudoirs de la chaise, une jambe posée sur l'autre dans une attitude dont la décontraction me semble étudiée, il est parfumé à l'excès... Il s'exprime avec beaucoup d'aisance, Il emploie un vocabulaire rare pour un adolescent de cet âge. Il entame toujours la conversation par une boutade.

Julien me dira que rien ne va entre ses parents, selon lui, depuis que sa mère a appris que son père avait une maîtresse, il y a 3 ans. Parce qu'alors elle a pris un amant. C'est selon lui l'origine des disputes. « *C'est nul tout ça, dit-il, ils devraient divorcer...* ». Pourtant Julien dit aussi qu'il serait alors dans une position difficile. « *Je voudrais voir de façon égale mes deux parents* ».

« *Cela est allé bien entre mes parents, cet été juste avant que je sois malade, juste avant le bruit. Ils étaient autour de la piscine, amoureux, ils s'embrassaient, je n'y comprenais rien* ». A la source du « bruit » cette rencontre contingente avec ce qui du côté sexuel fait énigme. L'amour, le sexe, comme tout un chacun, Julien tente d'y apporter sa réponse, sa fiction singulière, en passant par ce symptôme.

Je ne développerai pas ce en quoi, ce « cas clinique » est très freudien. Peut-être aurez-vous envie d'aller lire **le cas Katharina, dans Etudes sur l'hystérie¹**. **Vous y remarquerez sans doute qu'alors que deux siècles les sépare, Katharina et Julien se ressemblent, dans leur façon de traverser ce que Victor HUGO nomme « la plus délicate des transitions » : l'adolescence.**

¹ Sigmund FREUD, Joseph BREUER, *Etudes sur l'hystérie*, Éditions PUF, p. 98

Dossier Adolescence

Ce qui, peut-être, peut présenter un « intérêt orthophonique » à lire ce cas, est la disparition du bruit invalidant parce qu'envisagé comme symptôme. Ce dont souffre cet adolescent, il le porte comme une plainte, un corps étranger qui le dérange et l'entrave. Il s'agit de quelque chose de plus fort que lui; c'est la parole qui va l'amener à se départir de ce qui l'empêche de respirer.

Voilà comment un adolescent, qui se présente comme énigme du côté médical, et sans doute aussi du côté psychiatrique arrive « en orthophonie ». Voilà comment, ayant fait le pari d'entendre là où ça manque d'air, cet adolescent reprendra son souffle. « *Une fois que vous êtes entrés dans la roue du moulin à paroles, votre discours en dit toujours plus que ce que vous n'en dites²* ».

² Jacques LACAN, *Séminaire V*
Les formations de l'inconscient, p. 10